



HAL
open science

**Giovanni Paoletti, 2012, Durkheim et la philosophie.
Représentation, réalité et lien social, Paris, Classiques
Garnier, “ Bibliothèque des sciences sociales ”, 474 p.**

Nicolas Sembel

► **To cite this version:**

Nicolas Sembel. Giovanni Paoletti, 2012, Durkheim et la philosophie. Représentation, réalité et lien social, Paris, Classiques Garnier, “ Bibliothèque des sciences sociales ”, 474 p.. Revue européenne des sciences sociales (Cahiers Vilfredo Pareto), 2015, 53 (2), pp.285-288. 10.4000/ress.3196 . halshs-02491686

HAL Id: halshs-02491686

<https://shs.hal.science/halshs-02491686>

Submitted on 20 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

**Giovanni PAOLETTI, *Durkheim et la philosophie.*
*Représentation, réalité et lien social***

Nicolas Sembel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3196>

DOI : 10.4000/ress.3196

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2015

Pagination : 285-288

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Nicolas Sembel, « Giovanni PAOLETTI, *Durkheim et la philosophie. Représentation, réalité et lien social* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 53-2 | 2015, mis en ligne le 15 novembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3196> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.3196>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Librairie Droz

Giovanni PAOLETTI, *Durkheim et la philosophie. Représentation, réalité et lien social*

Nicolas Sembel

RÉFÉRENCE

Giovanni PAOLETTI, 2012, *Durkheim et la philosophie. Représentation, réalité et lien social*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque des sciences sociales », 474 p.

- 1 Philosophe à l'Université de Pise, Giovanni Paoletti a dédié à la mémoire de Philippe Besnard cet ouvrage attendu, suite à une thèse soutenue à Sciences Po et à plusieurs articles parus entre 1998 et 2008. Le résultat est saisissant : l'auteur met tout son savoir et sa méthode au service de la compréhension du rapport d'Émile Durkheim à la philosophie, et propose sur bien des points des formulations novatrices. Ce rapport peut être précisé de la sorte : Durkheim n'a contribué que marginalement au développement conceptuel de la philosophie ; cependant la philosophie a joué un rôle dans la contribution de Durkheim à la construction de la sociologie. C'est ce que l'auteur s'emploie à démontrer en inscrivant, à l'intérieur même de sa démarche de philosophe, une interrogation récurrente sur les notions fondamentales de lien, d'action et de relation, d'une manière qui déborde le cadre strict du plan des quatre parties de l'ouvrage et peut s'apparenter à un véritable livre (sociologique) dans le livre (philosophique).
- 2 La première partie montre comment Durkheim conçoit la philosophie. Cette partie a une dimension empirique importante, comprenant 11 des 18 tableaux de l'ouvrage. Paoletti y recense sept définitions durkheimiennes de la philosophie (cf. le tableau p. 34), dont les deux principales (« synthèse ou unité des sciences » et « science de l'esprit ou métaphysique ») apparaissent dès le cours fait au lycée de Sens en 1883-1884, tiré des notes d'André Lalande. Durkheim critique tout au long de son œuvre les deux

définitions les plus formelles (science des « idées » et science des « généralisations »), et n'aborde *positivement* la philosophie qu'à partir de 1903, avec deux autres définitions plus opératoires, préludes à la sociologie (la philosophie comme « ensemble de problèmes » et la philosophie comme « conscience du lien social »). Au terme d'un inventaire minutieux des philosophes purs figurant dans l'œuvre de Durkheim (l'adjectif « purs » n'est pas de l'auteur et traduit les difficultés à cerner la qualité de philosophe dans une discipline en constant mouvement), l'auteur en vient à dresser une « bibliothèque virtuelle » de 232 occurrences nominatives citées entre 1885 et 1917 (tableaux p. 41 et 42). Le *corpus* ainsi produit est « assez réduit et sélectionné » et les références déclinent avec le temps (malgré quelques « sursauts » dus à Paul Janet, Octave Hamelin et Immanuel Kant). Herbert Spencer, considéré comme non-uniquement philosophe, est trois fois plus cité dans les quatre livres publiés par Durkheim de son vivant que Kant, le philosophe pur le plus cité.

- 3 Dans la deuxième partie, Paoletti fait voir comment Durkheim à la fois, pense la société au moyen d'un vocabulaire philosophique souvent implicite et construit son approche du lien social autour des notions corrélatives d'intégration et de régulation. Si les pages dans lesquelles Paoletti expose la façon dont il envisage le rapport entre intégration et régulation dans l'œuvre de Durkheim ne surprennent pas, puisqu'elles portent sur un sujet très débattu par les spécialistes, celles qu'il consacre à l'idée du mal chez Durkheim sont sans doute parmi les plus singulières de cette partie. Relèvent du « mal social » d'après Durkheim, ou d'après Paoletti lecteur de Durkheim, les « défaillances » du lien social, notamment le vide qui se détermine dans les consciences comme conséquence d'une socialisation défectueuse et le « mal de l'infini », c'est-à-dire les états d'anomie. S'appuyant sur les *Essais de théodicée* (1710) de Gottfried Leibniz qui présentent le « mal comme étant une chose dépourvue d'une réalité propre, conséquence inessentielle du bien, relative, et enfin comme un moyen pour atteindre le bien lui-même (p. 179-180), Durkheim inscrirait le mal social dans des stratégies visant à sa neutralisation dont l'efficacité dépend de la définition (« flexible ») de la normalité qui les sous-tend. Le mal doit être combattu par un resserrement de l'intégration plus que par un durcissement de la régulation (p. 192), « dans un accroissement de connaissance [...] et dans l'élimination des erreurs » (p. 194), sources de renforcement de l'adhésion éclairée des individus à la société. Le « modèle conceptuel » ainsi produit reformule le « problème philosophique dans son ensemble » (p. 206). En même temps, il constitue un modèle sociologique très performant, centré sur une conception non substantialiste du phénomène considéré. Cette deuxième partie de l'ouvrage se termine par l'examen de « cinq preuves » que Durkheim allègue à l'appui de l'existence de la société comme réalité *sui generis*, examen qui ne semble pas tenir dûment compte de l'argument, avancé en particulier dans *Le Suicide*, de la constance des taux statistiques (une sixième preuve possible).
- 4 La troisième partie mobilise les *Formes élémentaires de la vie religieuse* pour décrire l'« enrichissement graduel » que connaît l'idée de représentation dans la pensée de Durkheim. Les représentations, ce sont des « forces » capables de nous faire « sortir de nous-mêmes » (p. 243), tel le religieux, grâce auquel les individus « peuvent davantage » (expression employée dans les *Formes*). Durkheim, assure Paoletti, affermit « la vocation rationaliste de sa sociologie » en essayant de « déplacer l'attention aux marges du rationnel pour mettre en lumière les titres de rationalité de phénomènes apparemment caractérisés par un défaut ou même un vide de raisons » (p. 244), lesquels sont cependant dotés d'une « efficacité pratique, ou dynamogénique » (p. 264)

qui les sort du « domaine de l'inconnaissable » (p. 269). Toute représentation, individuelle ou collective, « dans la mesure où elle s'éloigne de la réalité en soi », est en ce sens une « sorte de délire », un « délire bien fondé », un « tissu d'hallucinations » (p. 308), mais pas d'illusions ; et ce, qu'elle soit religieuse ou scientifique. La clef de voûte des *Formes* est constituée, selon Paoletti, par le chapitre 7 du Livre II, qui convoque des oppositions (complexe/simple, invisible/visible, transitoire/stable, intérieur/extérieur) articulées par des symboles. « Représentations sensibles de l'extériorité des faits sociaux », moyens « pour la société de prendre conscience d'elle-même », les symboles, de par leur « altérité radicale », nous associent aux autres et font de nous des personnes (p. 289-296).

- 5 Dans la quatrième partie de son ouvrage, Paoletti reprend la question de la nature du lien social chez Durkheim dans une perspective qui illustre on ne saurait mieux le rapport instrumental de Durkheim à la philosophie, puisqu'au service de la construction d'une pensée relationnelle et, partant, pleinement sociologique. Deux thèmes sont abordés dans cette dernière partie : la théorie durkheimienne de l'*homo duplex* ou, pour mieux dire, la version durkheimienne de cette même théorie – version au retentissement extraordinaire si on considère que Durkheim n'a employé qu'une seule fois, en 1914, ladite formule latine –, et les enjeux soulevés par le dernier cours universitaire de Durkheim, celui, énigmatique, de 1913-1914 sur le pragmatisme.
- 6 Avec le thème de l'*homo duplex*, dont Paoletti esquisse l'histoire au XIX^e siècle, Durkheim prend à bras-le-corps, « très tôt dans sa carrière », la physiologie de Herman Boerhaave et la psychologie de Maine de Biran (qui « renvoie directement à Boerhaave »). Le dédoublement, selon Boerhaave, est « interne à l'homme lui-même », et renvoie à « l'existence dans un même individu de deux systèmes qui se ressemblent », bien que « différents par leur nature et contraires par leur action ». Il est cependant « étroitement lié au processus de socialisation » et constitue à ce titre « un élément indissociable de la personnalité normale » (p. 335). Concernant le cours sur le pragmatisme, publié, comme l'on sait, par Armand Cuvillier en 1955 d'après deux séries de notes prises par des étudiants, Paoletti se sert pour étayer son propos d'une troisième série de notes d'auditeurs retrouvée parmi les papiers de René Le Senne déposés à la Bibliothèque de la Sorbonne. Ce manuscrit comporte, dans ses cinq premiers feuillets, la première moitié environ de la leçon inaugurale du 9 décembre 1913 non transcrite par Cuvillier. Ces morceaux (parus depuis in *Durkheimian Studies/Études durkheimiennes*, vol. 18, n.s., 2012, p. 41-50) touchent aux rapports entre la sociologie et la philosophie. Durkheim y présente la sociologie comme étant une science d'inspiration philosophique, concurrente de la psychologie expérimentale dans l'étude des phénomènes de conscience, l'erreur du pragmatisme consistant précisément dans la « négation de la spécificité de la conscience » (p. 383). Pour le pragmatisme moniste, dit Durkheim dans la suite de son cours, « la conscience, c'est le monde extérieur » et aucun autre monde n'est admis. Paoletti part de là pour faire valoir un Durkheim théoricien de deux mondes, avant et après les *Formes élémentaires*, voire au-delà : le monde réel et le monde idéal au sens d'idéalisé par la conscience. En idéalisant cet « autre monde », la conscience devient pour cela même productrice de « l'organisme social se connaissant » (p. 391) et de changement social. Mais comme la conscience n'atteint ce résultat que si elle opère en accord avec d'autres consciences dans les moments d'« effervescence collective », Paoletti peut bien présenter le changement social selon Durkheim comme « une sorte de “subversion” de la société

par elle-même » (p. 386). Jamais on n'avait disposé d'un Durkheim plus à la mesure des analystes des mouvements sociaux.

- 7 Dans ses conclusions Paoletti constate que, après Durkheim, les rapports entre la sociologie et la philosophie se sont beaucoup relâchés, notamment en France, au point que les sociologues ont mis un point d'honneur à ne faire que de la sociologie et que les philosophes ont paru abandonner toute prétention sociologique. Sont respectivement cités un article de Jean Stoetzel de 1946 et un article de Sartre de 1943 (p. 396-397). À cet égard, *Durkheim et la philosophie* ne servira sans doute pas à rapprocher les deux disciplines et tel n'est d'ailleurs pas l'objectif de Paoletti. Axé sur un examen fouillé des textes et appuyé par une érudition imposante, son livre aura comme effet d'aviver, chez les spécialistes, la discussion sur les nombreux thèmes de la sociologie (et, si l'on veut, de la philosophie) de Durkheim auxquels il touche. Reste une question collatérale mais non mineure : faut-il donner tant d'importance aux cours tardivement « restitués » de Durkheim, exploités dans la durkheimologie, s'agissant d'écrits dont Durkheim n'est pas l'auteur ?

AUTEURS

NICOLAS SEMBEL

ESPE / Université de Bordeaux – Centre Émile Durkheim